



HAL
open science

Introduction

Guillaume Bridet, Laetitia Zecchini

► **To cite this version:**

Guillaume Bridet, Laetitia Zecchini. Introduction. *Littérature*, 2016, A partir de l'Inde, 184, pp.5 - 11. 10.3917/litt.184.0005 . hal-01538933

HAL Id: hal-01538933

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-01538933v1>

Submitted on 14 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

Guillaume Bridet Et Laetitia Zecchini

Armand Colin | « Littérature »

2016/4 N° 184 | pages 5 à 11

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200930585

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-litterature-2016-4-page-5.htm>

Pour citer cet article :

Guillaume Bridet Et Laetitia Zecchini, « Introduction », *Littérature* 2016/4 (N° 184),
p. 5-11.
DOI 10.3917/litt.184.0005

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Introduction

À *Partir de l'Inde*, tel est le titre très ouvert de ce numéro de la revue *Littérature*¹. Il convient de rappeler en préambule que le vocable *Inde* ne va pas de soi, d'abord parce que la polysémie de cet objet est inépuisable, qu'il est disséminé à travers une multitude de champs disciplinaires et de points de vue, et que ce que nous entendons ici par *Inde*, c'est plutôt l'espace qui recouvre aujourd'hui l'*Asie du Sud* – un terme lui-même discuté et discutable². Nous savons tous également à quel point l'*Inde* est un objet construit, voire inventé³. Dans l'introduction à *Literary Cultures in History*, Sheldon Pollock déclare que c'est au moins autant la littérature qui a « produit » le Bengale, l'Inde ou l'Asie du Sud, que l'Asie du Sud, l'Inde ou le Bengale qui ont « produit »⁴ de la littérature. C'est aussi dans les cercles orientalistes – au cours de la révolution philologique – que l'idée de l'Inde comme entité culturelle a d'abord été postulée. Et c'est bien sûr la pensée (littérature, philosophie, sciences sociales, etc.) produite *dans, par, sur et à partir* du sous-continent qui continue de construire cette *Inde* évoquée ici.

Avec la locution prépositionnelle *à partir de*, c'est d'abord une forme de doute ou de modestie par rapport à cet objet multiple que nous voudrions indiquer – un objet qui invite à la réflexion et à l'interrogation. Et puisque c'est la polysémie du vocable *Inde* que nous prenons comme point de départ de notre réflexion et que nous entendons maintenir dans sa plus grande ouverture, nous avons choisi de rassembler des chercheurs d'horizons extrêmement divers, en sollicitant les contributions d'un sanskritiste historien des religions (Charles Malamoud), d'une spécialiste de littérature et de linguistique hindi (Annie Montaut), d'un historien des sciences (Kapil Raj),

1. Ce numéro s'appuie en partie sur la journée d'étude organisée le 14 novembre 2014 à l'École normale supérieure grâce au soutien du laboratoire d'excellence TransferS (programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099) et dans le cadre du séminaire « Orientalismes » organisé lui aussi à l'École Normale Supérieure par Dominique Combe (ENS), Daniel Lançon (université Grenoble Alpes), Sarga Moussa (CNRS/THALIM) et Michel Murat (université Paris-Sorbonne).

2. Voir à ce sujet le numéro spécial de la revue en ligne *SAMAJ*, « Ideas of South Asia, Symbolic Representations and Political Uses », éd. Aminah Mohammad-Arif and Blandine Ripert, 2014 (<https://samaj.revues.org/3699>).

3. C'est aussi le point de départ du numéro thématique sur les « Problèmes d'histoire littéraire indienne » qui part du principe que l'objet « littérature indienne » est disséminé entre champs de savoirs, disciplines, généalogies et traditions multiples et tente de réfléchir aux processus de classification, canonicité et traduction par lesquels la littérature indienne en tant que catégorie a été inventée (*Revue de Littérature Comparée*, Claire Joubert et Laetitia Zecchini (dir.), 4-2015).

4. Sheldon Pollock (éd.), *Literary Cultures in History : Reconstructions from South Asia*, Berkeley and London, University of California Press, 2003, p. 27.

d'un spécialiste de littérature française et francophone (Martin Mégevand) et d'une spécialiste de littérature en langue anglaise (Claire Joubert). Quant aux directeurs de ce numéro que nous sommes, si nous inscrivons tous deux nos travaux dans le champ des études postcoloniales, nous n'en pensons pas moins l'Inde depuis des disciplines, des objets et des points de vue différents mais complémentaires, puisque l'un de nous travaille depuis le champ de la littérature française (Guillaume Bridet) et l'autre depuis le champ de la littérature comparée et des études indiennes (Laetitia Zecchini).

C'est le double impératif de localisation et de différence qui constitue l'autre point de départ de notre réflexion, en partie influencée par la lecture de Dipesh Chakrabarty et de son ouvrage *Provincialiser l'Europe*, dans lequel l'auteur se demande de quelle manière la pensée est liée au lieu d'où elle est issue :

« Provincialiser » l'Europe, c'était justement découvrir comment et en quel sens les idées européennes universelles étaient également, simultanément, issues de traditions intellectuelles et historiques particulières qui ne pouvaient prétendre posséder une validité universelle. C'était poser la question du lien rattachant la pensée à son lieu. [...] la proposition selon laquelle la pensée est liée à des lieux occupe une place centrale dans mon projet de provincialiser l'Europe. Aussi me fallait-il montrer d'où – de quel type de lieu – venait ma critique⁵.

Cette nécessaire re-contextualisation des discours est au principe même du questionnement postcolonial qui postule que la connaissance est toujours située, que le discours s'enracine dans une énonciation, une langue et une histoire à la fois collectives et intimes, voire biographiques⁶. Comme l'explique Kapil Raj, ça n'est pas la même chose de penser les sciences et leur histoire à partir de Londres ou à partir de Calcutta⁷, et comme le montre Laetitia Zecchini, on ne pense pas le modernisme, la littérature-monde, ou la littérature tout court de la même manière à partir de Paris et à partir de Bombay. Ni l'Europe, ni d'ailleurs l'Inde, ne pensent dans un hors-lieu (et un hors-temps) qui leur permettraient d'accéder à l'universel. Situer une pensée ou une œuvre ne revient pas pour autant à réduire leur validité esthétique, idéologique ou pratique au contexte de leur apparition. Mais cela oblige, d'une part, à tenir compte de ce contexte, et de l'autre, à interroger la valeur qu'il leur attribue et que perpétuent les traditions d'enseignement et de recherche.

5. Dipesh Chakrabarty, « Préface à l'édition de 2007 », *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique* [2000], Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 20-21 et p. 28.

6. Voir le numéro de la revue *L'Homme* (156/2000) coordonné par Jackie Assayag et Véronique Bénéti, « Intellectuels en diaspora et théories nomades », avec des contributions d'Arjun Appadurai, Gyan Prakash, Shahid Amin, Sanjay Subrahmanyam, Partha Chatterjee, Sudipta Kaviraj et Vasudha Dalmia.

7. Voir aussi l'ouvrage de Kapil Raj, *Relocating Modern Science, Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Delhi, Permanent Black, 2006.

Le constat d'ignorance asymétrique dressé par Dipesh Chakrabarty – qui entend par là que la plupart des chercheurs et des écrivains non occidentaux sont imprégnés de textes européens, ou en tout cas ne peuvent pas se permettre de faire l'impasse sur l'Occident, alors que les chercheurs occidentaux travaillent souvent en ignorant la multiplicité des textes, savoirs et traditions savantes asiatiques ou africains – et, plus largement, d'un trafic intellectuel, artistique et littéraire unilatéral entre l'Inde et l'Occident est certes à nuancer en partie. D'abord, parce que chercheurs, intellectuels et écrivains indiens ou d'origine indienne sont de plus en plus présents dans le champ scientifique mondial. C'est tout particulièrement le cas avec les études postcoloniales, les études de genre, les études culturelles ou les études sur la mondialisation, qu'on pense par exemple à Homi Bhabha, Arjun Appadurai, Gayatri Chakravorty Spivak, Partha Chatterjee ou Sanjay Subrahmanyam, pour ne citer que quelques noms, mais aussi, au-delà du champ scientifique, dans le domaine des arts et de la littérature, qu'on pense – parmi les figures les plus iconiques – à Salman Rushdie, Arundhati Roy ou Anish Kapoor.

Plus largement, les Indiens sont loin d'être absents des débats qui ont lieu dans les pays occidentaux. Deux illustrations frappantes le montrent récemment en France. Dans son numéro du 9 au 15 mai 2013, le magazine *Le Nouvel Observateur* publie un dossier intitulé « Les penseurs qui comptent », et présentant les 25 plus grands penseurs du moment à l'échelle planétaire. Si on classe ces penseurs selon leur origine, on obtient 23 Occidentaux⁸ et 2 Indiens (Gayatri Chakravorty Spivak et Amartya Sen) qui à eux seuls représentent la totalité du monde non-occidental⁹. Même effet ou presque lors de la troisième édition du forum *Agir* organisé par le journal *Le Monde* à Paris du 16 au 19 septembre 2016. Au milieu d'une vingtaine de noms, les deux seuls intervenants d'origine non occidentale sont l'Algérien Boualem Sansal et l'Indienne Vandana Shiva. Il y aurait beaucoup à dire concernant ce type de classements ou de forums qui manifestent inévitablement une surreprésentation des élites occidentales et même seulement françaises et qui constituent donc le signe d'un ethnocentrisme intellectuel flagrant. Il n'en reste pas moins que, de manière pas si attendue que cela, ils indiquent aussi que, dans l'esprit d'une certaine classe cultivée française, qui dépasse le cercle des chercheurs spécialistes de l'Asie du Sud, l'Inde est un acteur à prendre en compte dans la pensée d'aujourd'hui, et davantage

8. Parmi ces 23 Occidentaux, 6 sont des Français qui, à eux seuls, représentent ainsi près de 70 % des Européens mentionnés et 25 % du total des « grands penseurs ».

9. On retrouve exactement cette sur-présence indienne dans le numéro du même magazine du 12 au 18 septembre 2013 au sein du dossier cette fois intitulé « Ils sont Chinois, Indiens, Africains... Les 50 qui changent le monde » – qui en fait regroupe 40 individus. Sur ces 40, 15 sont des Occidentaux (contrairement à ce qu'annonce le titre du dossier) et, sur les 25 restants, 6 sont Indiens ou d'origine indienne, ce qui représente de loin le chiffre le plus élevé. Viennent ensuite la Chine, Singapour et la Corée du sud, qui « pèsent » à eux trois autant que l'Inde.

que bien d'autres pays, davantage en particulier que l'ensemble des autres pays non-Occidentaux.

Quels sont les effets de la présence d'une pensée dite indienne dans la vie intellectuelle et dans la pensée telles qu'elles se développent en Occident ? Si de très nombreux travaux ont étudié la manière dont l'Inde a été traduite, définie, voire inventée par l'Occident à travers l'indologie et l'orientalisme, si on met également en avant l'omniprésence de la pensée occidentale dans les pays anciennement colonisés, en particulier en Inde, où certains chercheurs vont jusqu'à parler d'« ennemi intime » et d'« injustice épistémique »¹⁰, force est de constater qu'on occulte le plus souvent le mouvement symétrique, certes de moindre ampleur, mais qui est toutefois loin d'être négligeable. *L'Oubli de l'Inde* est tel – selon le titre du livre du philosophe Roger-Pol Droit¹¹ – qu'il conduit à l'effacement, non pas seulement de la pensée dite indienne (ou considérée comme telle), mais encore de sa présence dans la pensée dite européenne ou occidentale et dans l'histoire de cette pensée.

Ce constat d'effacement de l'Inde est relayé de manière un peu différente par les deux éditrices de l'ouvrage collectif *The Indian Postcolonial* qui estiment que les travaux issus des études postcoloniales prennent trop souvent la forme d'une théorisation proliférante et dématérialisée « d'un continuum théorique sans physicalité¹² ». Si les études postcoloniales, notamment, sont nées sous l'impulsion d'intellectuels non-occidentaux, souvent originaires d'Asie du sud mais installés dans des universités occidentales, l'inscription de ces discours en Inde, la manière dont ceux-ci ont été façonnés dans et par le contexte indien est souvent négligée. Par ailleurs, malgré la présence croissante de l'Inde en Europe, l'eurocentrisme continue de caractériser le champ de la recherche et de la pensée. D'abord, la visibilité accrue de certaines figures intellectuelles indiennes se fait au prix d'une sélection drastique, d'une marginalisation, voire d'une occultation de pans entiers de la production de savoirs, notamment ceux qui s'écrivent dans les langues dites vernaculaires. Ensuite et plus largement, nous continuons le plus souvent à penser à partir de Paris, de Londres ou de New York, et l'Inde elle-même continue d'être étudiée et cartographiée à partir des grands capitales occidentales.

Lors de la journée d'étude organisée le 6 juin 2013 à l'École Normale supérieure autour de l'œuvre de Valentin Yves Mudimbe, le philosophe

10. Voir respectivement Ashis Nandy, *L'Ennemi intime : perte de soi et retour à soi sous le colonialisme* [1983], Paris, Fayard, coll. Les quarante piliers. Série Matériaux, 2007 ; Rajeev Bhargava, « Pour en finir avec l'injustice épistémique du colonialisme », *Socio*, n° 1, « Penser global », 2013, p. 41-75.

11. Voir Roger-Pol Droit, *L'Oubli de l'Inde : une amnésie philosophique* [1989], Édition augmentée d'une préface, Paris, Le Seuil, coll. Points, 2004.

12. Elleke Boehmer and Rosinka Chaudhuri (éd.), *The Indian Postcolonial*, London/New York, Routledge, 2010.

africain déclarait : « Nous pratiquons la philosophie, la coloration culturelle vient par surcroît ». C'est bien l'une des questions que nous voudrions poser ici : est-ce seulement par surcroît, que l'Inde vient par exemple « colorer » les études postcoloniales ou des pensées plus anciennes ? Kapil Raj n'évoque-t-il pas les fréquentations intellectuelles et lettrées de William Jones dans la Calcutta cosmopolite de la fin du XVIII^e siècle et n'identifie-t-il pas leur présence au cœur même de ses travaux ? Claire Joubert ne pose-t-elle pas l'Inde comme un ingrédient constitutif du développement de la linguistique saussurienne et ne montre-t-elle pas qu'au XIX^e siècle c'est toute la généalogie des études littéraires européennes qui se noue à l'Inde ? Quant à Charles Malamoud, ne montre-t-il pas entre autres que c'est à partir de son expérience indienne que Louis Dumont fait retour sur et pense l'Occident ?

Il est toujours difficile de fixer un premier moment à partir duquel on aurait commencé de penser la contemporanéité des pensées, c'est-à-dire la coprésence en Inde et en Occident de pensées également pertinentes, au moins *a priori*, pour penser le monde, et pas seulement l'Inde, pour penser le présent, pour penser au présent. Mais ce qui est certain, c'est que ce processus s'amplifie au début du XX^e siècle. Le premier poète, écrivain, intellectuel non-occidental ayant connu de son vivant une large diffusion de ses œuvres en Occident et à travers le monde est très probablement un Indien, il s'agit de Rabindranath Tagore, et cela a lieu dans les années 1910-1920. À la charnière de la spiritualité et de l'action politique, on pourrait également ajouter la figure de Gandhi, elle aussi très présente depuis les années 1920¹³. Évoquant respectivement les figures d'Olivier Lacombe, René Guénon et René Daumal (qui affrontent le problème de la traduction du sanskrit en français), celle de Simone Weil (qui fait un détour par la situation coloniale et par les écrits de l'Inde pour repenser la situation occidentale) et celle d'Irma de Manziarly (qui interroge la proximité et l'altérité des cultures indienne et occidentale), les articles de Guillaume Bridet, de Martin Mégevand et d'Annie Montaut montrent ainsi que, bien avant le développement contemporain de la présence médiatique, intellectuelle et scientifique de penseurs indiens ou d'origine indienne, de nombreux intellectuels et écrivains européens ont cherché dès cette époque à penser et à écrire à la fois à partir de l'Inde et avec elle.

Ce numéro de *Littérature* part donc aussi du constat d'une position privilégiée et ancienne des Indiens dans les débats intellectuels et scientifiques contemporains, moins pour en déterminer les causes – le fait que nombre d'entre eux écrivent directement en anglais doit jouer un rôle, comme leur reconnaissance symbolique au sein des pays anglo-saxons – que pour en

13. Voir respectivement Guillaume Bridet, *L'Événement indien de la littérature française*, Grenoble, ELLUG, coll. Vers l'Orient, 2014 ; Marie-France Latronche, *L'Influence de Gandhi en France de 1919 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 1999.

mesurer les effets. Il ne s'agit pas uniquement de montrer que des Occidentaux s'indianisent ou s'orientalisent, ni évidemment d'accréditer une prétendue menace orientale – grande crainte des années 1920 dont on observe qu'elle fait retour aujourd'hui dans le regard que portent certains sur l'islam et les cultures arabes. D'abord, parce qu'il est bien des modalités de lire un auteur indien et de réfléchir avec lui, du simple emprunt ponctuel jusqu'à la conversion à l'autre ou à ce qu'on imagine qu'il est, en passant par la mise à l'épreuve et l'interrogation des manières de penser occidentales (ou conçues comme telles). Ensuite, parce que, comme permet de le concevoir la notion de différence, les peuples et les cultures ne peuvent nullement être essentialisés et sont d'emblée marqués par la pluralité. Expliquer que ni l'Europe ni l'Inde ne constituent des ensembles isolés l'un de l'autre ou isolés du reste du monde, cela revient aussi à dire que (quelque chose de) l'Inde (se) pense en Europe, de la même manière que (quelque chose) de l'Europe (se) pense en Inde. On songe bien sûr ici aux circulations de personnes, de livres, de pensées qui accompagnèrent la colonisation de l'Inde par les puissances européennes et à tous les transferts culturels qu'elle continue d'occasionner en notre époque postcoloniale.

Dans ce numéro, nous avons ainsi voulu, d'une part, faire dialoguer les idées dites *européennes* (sur l'Inde, mais pas uniquement) avec les idées dites *indiennes* et montrer comment ces *idées européennes* sont parfois plus *indiennes* qu'elles ne l'admettent ou qu'on ne le pense *a priori*¹⁴. D'autre part, nous avons également voulu poursuivre cette réflexion sur la relation entre les textes et leur contexte, les discours savants, les œuvres littéraires et le lieu ou l'histoire dont ils proviennent, mais aussi les langues et les termes dans lesquels ceux-ci s'élaborent¹⁵. Toute pensée est d'*ici*, mais elle est aussi bien d'*ailleurs* ; elle trouve son point de départ dans un lieu fait d'autres lieux ; elle est toujours pensée *à partir de* – qui ne cesse de différer d'elle-même dans des processus de reprise jamais exactement identiques, qui va et qui s'éloigne d'une origine qu'elle ignore et que marque une essentielle pluralité.

Penser à partir de l'Inde a été et demeure affaire de décentrement ou de défamiliarisation générateurs de pensées nouvelles : « *Newness enters the world through acts of displacements*¹⁶ », écrit Dipesh Chakrabarty. Et si sa célèbre formule « provincialiser l'Europe » est presque devenue une

14. À ce sujet nous aimerions signaler le numéro coordonné par Marie Fourcade et Ines Zupanov sur la question des Lumières en Inde, qui montre la centralité de l'Asie du Sud dans l'histoire et l'historiographie des Lumières (*L'Inde des Lumières, Discours, histoire, savoirs (XVII^e-XIX^e siècle)*, Purushartha, n° 31, 2013).

15. *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, dirigé par Barbara Cassin (Paris, Le Seuil/Le Robert, 2004) mais aussi *Tour du Monde des concepts*, dirigé par Pierre Legendre (Paris, Institut d'études avancées de Nantes/Fayard, 2014) interrogent la manière dont on pense différemment dans des langues différentes.

16. « La nouveauté fait irruption dans le monde par des actes de déplacement » (Dipesh Chakrabarty, « Belatedness as possibility. Subaltern histories, once again », dans Elleke Boehmer,

topos ou un lieu commun de certains travaux et débats scientifiques, le programme qu'il énonce dans son introduction à cet ouvrage en 2007 est sans doute inépuisable. Provincialiser l'Europe, c'est « examiner la manière dont il est possible de renouveler cette pensée [la pensée européenne] – qui constitue à présent notre héritage à tous, et qui nous affecte tous – à partir des marges et pour elles¹⁷ ». Il s'agit également symétriquement de réfléchir à la manière dont les textes indiens et le détour par l'Inde nous permettent de bousculer ou de « déloger¹⁸ » – le terme est de Dipesh Chakrabarty qui parle de son propre délogement, à la fois littéral et métaphorique, par l'héritage intellectuel européen – notre héritage intellectuel, notre manière de penser la modernité, la littérature, l'histoire littéraire ou encore les partages disciplinaires. Relocalisation, décentrement et différence vont ainsi de pair.

S'il peut sembler quelque peu paradoxal, dans un contexte de mondialisation des sciences sociales, de revenir au cadre national de l'Inde, il s'agit bien sûr de le restaurer pour mieux pouvoir l'ouvrir. Réfléchir à partir de l'Inde c'est penser d'une part à partir d'un lieu-carrefour et non d'un lieu clos ; c'est penser l'enchevêtrement et les transferts – c'est penser *avec* et *entre* l'Europe et l'Inde, penser une histoire à la fois globale, décentrée et connectée, en réfléchissant à ce que les études indiennes, le détour par l'Inde et par les textes qu'elle a produits, *fait* à notre pensée. Comme d'autres à travers le monde¹⁹, les Indiens ne sont pas, ne sont plus de simples objets de discours, mais ils parlent de, à et avec l'Occident comme avec le reste du monde²⁰. Il s'agit donc bien de travailler sur la contribution de l'Inde à la circulation des savoirs, des textes et des littératures, sur la manière dont l'Inde et le dialogue avec des écrivains, des anthropologues, des chercheurs travaillant à partir de l'Inde nourrissent notre pensée, bref de favoriser une conversation tendancielle « *à parts égales*²¹ ».

Rosinka Chaudhuri, *The Indian Postcolonial : A critical reader*, New York, Routledge, 2011, p. 166).

17. Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, *op. cit.*, p. 53.

18. *Ibid.*, p. 16.

19. L'Afrique notamment, voir revue *de(s) générations*, n° 22, « Penser avec l'Afrique », 2015.

20. Arjun Appadurai ouvre son article dans le dossier coordonné par Jacque Assayag et Véronique Bénéti sur la phrase suivante : « Il est maintenant évident que certains intellectuels d'Asie du Sud (et plus généralement d'Orient) parlent en Occident, à l'Occident et de l'Occident (ainsi que de l'Orient) » (*L'Homme*, *op. cit.*, p. 29).

21. Voir Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e – XVII^e siècle* [2011], Paris, Le Seuil, coll. Points, 2014.